



RENCONTRE SUR LE FILM *LE PETIT PRINCE A DIT* de Christine PASCAL

Le mercredi 15 octobre 2008, l'association Collège au Cinéma 37 a invité Daniel Serceau à parler du film *Le Petit Prince a dit* de Christine Pascal programmé pour les élèves de 6^{ème}/5^{ème} au premier trimestre 2008/2009. Professeur de cinéma à Paris I, Panthéon - La Sorbonne, Daniel Serceau est spécialiste de Jean Renoir, de Kenji Mizoguchi et de Nicholas Ray à qui il a consacré plusieurs ouvrages. Il a commencé comme exploitant de salle et travaillé comme assistant réalisateur.

Christine Pascale est une actrice, réalisatrice de cinq longs métrages. Un grand nombre d'acteurs ou d'actrices se tournent vers la réalisation. Le cinéma français se veut être un cinéma d'auteur comme genre alors que le cinéma américain est un cinéma de spectacles. John Ford a réalisé 123 films mais son premier film intéressant est le cinquantième.

Daniel Serceau a déjà présenté ce film devant des enseignants qui étaient choqués par la façon dont le film traite la question des soins palliatifs. La séquence de la fin leur posait beaucoup de problèmes avec la séquence de l'oreiller (Pourquoi l'oreiller ? Pourquoi est-il là ?). La réalisatrice met le doigt sur un problème non réglé et prend des risques. Elle fait partie des cinéastes faisant un réel effort d'écriture cinématographique. Elle arrive à faire un film extrêmement émouvant, film pouvant déplaire car il touche le spectateur. Quand on se confronte à un grand film, on découvre à chaque visionnement de nouvelles choses. Les films ne sont pas ambigus mais ambivalents. Le spectateur est ambivalent : il a envie en même temps que tout se passe bien et que cela se passe mal.

Corinne Galibardy, enseignante au collège Balzac d'Azay-le-Rideau, trouve que c'est un mauvais téléfilm avec des longueurs, mal ficelé jouant sur les sentiments. Mais elle admet avoir eu des a priori avant de voir le film car il est lié au thème de la mort d'une enfant et elle redoute les réactions de ses élèves.

Dans son cours, Daniel Serceau avait montré ce film à ses étudiants dont un élève était atteint d'un cancer qui a adoré le film, et une autre élève dont le père était malade l'a injurié. Parfois les réactions des élèves ne sont pas celles auxquelles s'attendent les enseignants.

Michèle Rouzic, enseignante au collège Georges Besse de Loches, avait montré ce film à des élèves de primaire de 10/11 ans parmi d'autres films pendant une année scolaire. A la fin de l'année, ils ont choisi *Le Petit Prince a dit* comme film de l'année.

Nicolas Carli-Basset, enseignant aux collèges Bergson de St Cyr sur Loire et Joachim du Bellay de Château la Vallière, se dit déconcerté que le film soit raconté avec un point de vue d'adulte. Il n'a pas revu le film lors du prévisionnement du matin mais une séquence l'avait particulièrement gêné, celle de l'examen neurologique avant le scanner. Il avait trouvé que la réalisatrice créait un suspense malsain et que la scène était particulièrement longue.

Daniel Serceau ajoute que cette séquence est filmée du point de vue du père et se déroule en deux temps. Dans un premier temps, il y a l'examen neurologique où le père est de plus en plus inquiet et dans un deuxième temps, il y a le scanner. Très souvent, un film ne se pénètre que progressivement.

Catherine Hélène, enseignante au collège de Montrésor, pense qu'il y a beaucoup de choses à voir et beaucoup d'explications devront être données aux élèves sans pour autant raconter le film. Pour elle, la dernière scène avec l'oreiller peut vouloir dire que le père étouffe sa fille pour qu'elle ne souffre plus ou qu'Adam se console en serrant l'oreiller contre lui, elle-même étant passée par ces deux sentiments en regardant cette séquence.

Pour Daniel Serceau, rien n'est plus faux que de dire que le spectateur est passif devant un film.

Olivier Girolet, enseignant au collège Montaigne de Tours, ne sait pas trop où se placer mais a l'impression que la réalisatrice elle-même ne le savait pas.

Daniel Serceau pense qu'il faut savoir si le film est accompli ou inaccompli et ajoute que le film ouvre plein d'hypothèses de travail mais ne les ferme pas. Les élèves réagissent mal à une fin ouverte. Certes la fin est « fermée », c'est la mort mais ici, beaucoup de choses restent ouvertes....

I - LES LIGNES NARRATIVES :

1 / Problème du choix éthique :

Laisser une enfant subir avec souffrance toute une série d'examens et de soins palliatifs ou ne lui accorder que quelques semaines mais qu'elle les vive dans la joie ? Ce choix n'est pas simple : combien de temps pourra-t-elle supporter les maux de tête ? Dans la scène où Mélanie fait le lit, Violette avoue à sa mère avoir toujours mal à la tête.

Corinne Galibardy ne comprend pas la violence du rapt de l'enfant par le père. Pour Daniel Serceau, cette violence peut être expliquée par le déni du père face à la maladie de sa fille. Adam n'est plus

médecin, il est biologiste. C'est typique de ces médecins ne supportant pas le rapport avec le patient, avec la souffrance et se mettant en retrait. La mise en scène travaille sur l'inconscient supposé des personnages. Telle qu'elle est filmée, cette scène n'est pas suffisante pour Daniel Serceau.

Pour Catherine Foreau-Guion, enseignante au collège Gaston Huet de Vouvray, le point positif de ce film, c'est que tout est suggéré et qu'il n'y a pas besoin d'insister.

2/ L'enjeu du film : reconstitution d'une famille nucléaire ?

Le sujet événementiel du film est l'évasion du père et de sa fille mais les sujets de réflexion sont les soins palliatifs, l'enfant malade et la famille nucléaire. Pour Daniel Serceau, ce sujet est mal assumé par la réalisatrice. Il est difficile de savoir sur lequel insister avec les élèves, un tiers venant de familles décomposées. Certains ont connu une maladie mortelle d'un enfant.

Daniel Serceau conseille de commencer par **dire aux élèves que ce n'est qu'un film.**

➤ Relations entre les parents de Violette ambiguës :

Dès le début du film, Adam (Richard Berry) teste sa fille pour savoir si Lucie, sa nouvelle compagne, peut venir vivre avec lui. Il exprime donc le souhait de refaire sa vie mais dès la séquence avec Minerve, la nourrice, deux éléments posent problèmes : Adam passe son doigt dans l'échancrure de son ex-femme, Mélanie (Anémone), avec un regard complice à Violette. Cette situation va se répéter dans le film.

Le couple d'Adam et de Lucie n'a pas l'air solide. De plus, avant la séquence où Lucie et Adam rentrent un peu ivres et s'apprêtent à faire l'amour, Violette se maquille puis les regarde par l'entrebâillement de la porte ; il y a une rivalité par rapport à sa belle-mère.

Quand Adam s'enfuit avec Violette, il n'appelle pas Lucie et à la fin du film, Adam est odieux et injuste avec Lucie sans pourtant que la mise en scène explique ce comportement. Les trois personnages d'Adam, de Violette et de Mélanie s'allient contre le mauvais objet, le bouc émissaire, Lucie ; le chien étant le catalyseur. Ils reconstituent ainsi la cellule familiale, seule joie de la fin du film.

Le spectateur peut se demander si les parents épousent le souhait de leur fille au moment de sa maladie ou si cette maladie devient le prétexte permettant au couple de se reformer.

Comportement du père en tant que chercheur :

Il y a une opposition entre la vélocité du père et la pesanteur du corps de Violette. Dans les premières scènes, il y a la lourdeur du corps de Violette alors qu'Adam court après le temps. Les parents sont accaparés par leur métier respectif et laissent Violette à la nourrice, Minerve. Alors qu'au début du film, le père n'a pas le temps pour sa fille (« Ma fille à livrer »), Violette va ensuite devenir la valeur des valeurs d'Adam en raison de la découverte de la maladie.

Règles du père :

Le père en tant que père, celui qui fixe les règles : « l'idéal du moi » qui est de ne pas être molle ce qui impose de surveiller son poids, la scène des longueurs à la piscine, exigence de dépassement de soi.

La mère : quelqu'un qui est dans l'oralité, le plaisir immédiat, une certaine forme d'abandon. Cf. sa première apparition déterminante avec le verre de vin blanc « toujours des demi bouteilles ».

Hypothèse de la mauvaise mère :

Soulevée au début du film par les propos de Violette, elle est contredite ensuite car c'est Mélanie qui insiste pour qu'Adam consente à faire examiner sa fille (Adam se bute à dire que Violette a toujours été maladroite et gauche) et à la fin du film, Mélanie sait où le père et la fille vont se réfugier.

Ambivalence de Violette avec ses parents :

Dans la voiture, Violette dit à son père qu'elle se demande ce qu'elle va faire avec sa mère pendant une semaine et plus tard, le spectateur ressent et voit la relation fusionnelle entre la mère et la fille.

Franchissement de la montagne :

C'est une scène clé du film dans le rapport père/fille.

Au début du film, le père veut imposer à sa fille des choses qui sont de l'ordre de l'effort comme à la piscine, mais lors de la scène du petit déjeuner, Adam abandonne ses exigences quand il voit sa fille se goinfrer, ça n'a plus de sens. Cependant Violette se rend compte qu'elle n'a pas le droit de se goinfrer et arrête.

II - ÉTUDE DES PREMIERS PLANS

Dans un film, l'entrée dans la fiction est fondamentale. Ici, il y a une construction en boucle car le film commence sur Violette de dos et il se terminera sur le visage de Violette. Elle apparaît de dos comme pour montrer le retournement du comportement de son père.

Au début du film, le spectateur peut voir que le père est obnubilé par sa carrière et Violette est une habituée de l'hôpital, elle sait où aller chercher ce que son père lui a demandé. Obnubilé par son travail, l'enfant n'a pas de place mais avec sa maladie, son père va changer. La caractérisation du personnage est sa boulimie, c'est une fille trop ronde et peu active. Violette est en faute dès l'arrivée du père avec la réplique « Dépêche-toi » ; au fond, il est toujours dans le rythme du travail. Quand ils arrivent à l'hôpital rapidement, il y a un contraste entre Adam et Violette car il court alors qu'elle prend son temps et de la distance vis-à-vis de son père.

Beaucoup d'éléments annonciateurs sont présents dans la mise en scène pour réussir à préparer émotionnellement le spectateur. Au laboratoire où Violette récupère les souris pour son père, une blouse blanche est accrochée à la porte et le personnage porte un scaphandre pour se protéger (de la maladie). Une mise en scène travaillée est imprégnée de beaucoup d'éléments.

Violette tourne autour d'un poteau avec le bac à souris et elle a la tête qui tourne, première fois que le spectateur voit que Violette est malade.

Un des principes est de naturaliser tout ce qui a trait au film et en même temps, tout ce qui touche à la fiction. Quand le spectateur a compris la logique du début, ça l'imprègne.

Quant à Adam, il se protège de la maladie avec des gants, vraisemblable de par son métier. Adam appuie rapidement sur la poire déclenchant des clichés du microscope. Non seulement le spectateur voit le métier du père mais également sa rapidité. Quand Violette fait tomber les souris, Adam lui dit « Mais qui est ce qui m'a donné une fille comme toi ? » et Violette lui répond que c'est sa mère. Cette réplique renforçant l'hypothèse de la mauvaise mère est confortée par le plan suivant où Mélanie vide une bouteille de vin. De plus, Minerve, la nourrice, explique à Mélanie comment s'occuper de Violette pendant la semaine.

Ensuite, lorsque Violette et son père arrivent, Violette contredit le dialogue « Qu'est ce que je vais faire une semaine chez maman ? » car elle court dans les bras de sa mère.

Quand Adam est au téléphone avec Lucie, Violette est déjà hostile envers Lucie, l'amie de son père, elle s'oppose à ce couple.

Sur un plan, Adam est au téléphone avec Lucie et le plan suivant, il passe son doigt dans l'échancrure de Mélanie puis regarde sa fille pour avoir son approbation.

Violette et Mélanie attendent le départ du père pour s'enlacer et le spectateur les reverra de nouveaux enlacées quand le père viendra la chercher. Par certains côtés, la fillette est manipulatrice en faisant passer chaque parent comme le meilleur.

Il y a beaucoup de pages blanches dans l'album de Violette. Mélanie n'a pas fait le deuil de son couple, les parents de Violette ont peut-être le désir de se réunir mais le désir de Violette ne peut suffire à réunir ses parents. Quand elles arrivent à la dernière photo de l'album (photo de Lucie et de Violette), Violette ferme violemment l'album.

Séverine Moulay, enseignante au collège Beaulieu de Joué-lès-Tours, a peur que les élèves pensent qu'ils ont le pouvoir de rabibochoer leurs parents séparés.

Séquence à partir de 9 minutes et 20 secondes :

Quand Adam vient chercher sa fille chez Mélanie, il s'approche sans se faire remarquer et les voit enlacées. Il retourne à sa voiture pour klaxonner, elles se dépêchent ; Violette va chercher ses affaires tandis que Mélanie commence à faire la vaisselle (importance du paraître devant Adam).

Quand Violette marche au bord de la rivière, sa démarche somnambulique laisse suggérer la maladie. Ensuite, plan rapproché de Violette regardant en arrière pendant que ses parents sont réunis pour parler, elle fait tout pour qu'ils se remettent ensemble. Pourtant la scène suivante contredit l'espoir de Violette : Adam et Mélanie se disputent. Quand Mélanie dit à Adam qu'il est médecin, il refuse le titre.

Examen de Violette : 17 minutes 33 secondes

Pendant cette séquence, le spectateur voit la progression. Les premiers examens neurologiques se passent puis la marche déséquilibrée de Violette commence à inquiéter le médecin et Adam puis l'examen de la vue entraîne la programmation d'un scanner. Presque filmé en temps réel, cette scène est longue mais ce n'est peut-être pas possible de faire autrement sans enlever l'effet documentaire, elle est émotionnellement très forte.

Pour Dominique Roy, enseignante au collège Ste Jeanne d'Arc de Tours, ce film est tout en nuances.

Catherine Hélène fait remarquer que tout au long du film, le rapport au temps est présent : Adam perd sa montre ensuite, prend celle de sa fille puis il y a la chanson du Petit prince a dit.

Daniel Serceau pense que *Le petit prince a dit* est un film se positionnant comme un cinéma d'auteur qui doit aller jusqu'au bout de ses pensées mais malheureusement, le film ne le fait pas totalement. Il pense également que le dispositif Collège au cinéma ne prend pas assez de films avec assez de consistance pour travailler l'image.

Dominique Roy, présidente de l'association *Collège au Cinéma 37*, remercie Daniel Serceau pour sa venue à Tours et pour son analyse du film *Le petit prince a dit*.

Dominique Roy signale qu'il serait intéressant de préparer les élèves avant le film en leur lisant le conte *Falikou*, écrit par la maman d'un enfant de 11 ans atteint de leucémie : celle-ci, ne sachant comment parler à son fils de sa fin prochaine, a écrit ce conte qui évoque de manière métaphorique la mort d'un enfant.



FALIKOU

AUTEUR : Catherine Loëdec

ILLUSTRATIONS : Jörg

EDITEUR : Le Buveur d'encre

Septembre 2006 - 15 euros

Album à partir de 5 ans

Pour parler du sujet délicat qu'est l'accompagnement d'un enfant dans les derniers moments de la vie, Catherine Loëdec a choisi l'entrée d'un conte métaphorique. Loin des murs blancs de l'hôpital, l'histoire se déroule dans un petit village tranquille perdu au fond de la forêt. Le jeune Falikou, troisième enfant d'une famille nombreuse, découvre un jour chemin menant hors du village vers lequel il se sent attiré et qui suscite en lui de nombreuses questions. « Même si je partais du village, aurais-tu un enfant pour me remplacer ? » « Si je partais, que se passerait-il au village ? » demande-t-il à sa maman. L'ouvrage se centre donc sur les questions qu'un départ imminent peut soulever dans la tête d'un enfant. Et bien entendu, ses parents répondront à toutes ces questions pour qu'il prenne, le jour venu, le chemin en toute quiétude. Un petit conte sensible d'une belle force d'évocation.

« Un jour ou l'autre, chacun de nous s'en va sur ce chemin : parfois des pères ou des mères encore jeunes, et des enfants comme toi. Tu peux partir tranquille mon fils, à chacun de tes pas, nous serons en pensée avec toi. Tu es unique et tu seras toujours Falikou, notre troisième enfant ». Tels sont les mots que Catherine Loëdec, la maman d'un petit Tristan, disparu à la suite d'un cancer, a choisi d'exprimer à son fils en fin de vie dans un conte qui vient d'être édité. *« J'ai écrit l'histoire du petit Falikou pour ne pas laisser mon fils seul avec ses questions et ses doutes »*, explique-t-elle. Un conte sans connotation religieuse, imaginé dans un univers africain, aux illustrations chaleureuses et positives, dont la beauté et la vérité sont empruntées à des souvenirs familiaux. Une histoire aussi poétique que dramatique, pour dire la fin de vie et tout ce qu'elle suppose de questions insolubles, d'angoisses. Un lien pour redire à l'enfant que l'adulte est à ses côtés, à son écoute, que l'amour qu'il lui porte est hors du temps, indestructible malgré la séparation.

Car face à la fin de vie d'un enfant, aussi terrible et injuste puisse-t-elle être, il ne faut pas mentir. *« Je ne voulais pas lui dire abruptement "tu arrives à la fin de ta vie" mais je ne voulais pas lui mentir et ainsi risquer de le renvoyer à une solitude intérieure et à une culpabilité.»*

Après le décès de Tristan, Catherine Loëdec remet Falikou au Dr Anne Auvrignon, pédiatre dans le service d'hématologie oncologie d'Armand-Trousseau, et médecin référent de Tristan, pensant que ce conte pourrait être utile à d'autres parents confrontés à la même réalité. *« Falikou nous a vraiment paru pouvoir être une aide pour ces familles, parents et frères et sœurs qui s'interrogent sur le devenir de l'enfant malade et sur le fait qu'un enfant puisse nous quitter »*, raconte Anne Auvrignon. Dans le cadre d'un diplôme universitaire sur les soins palliatifs, elle a évalué le conte auprès de 13 familles qui ont majoritairement trouvé le support utile. Il a été ressenti comme douloureux et difficile tout autant que rassurant et apaisant. Dans tous les cas, le conte ouvre la possibilité d'un dialogue avec l'enfant. Un dialogue dont on sait qu'il facilite par la suite le processus de deuil des familles.

Falikou peut donc être un outil d'accompagnement pour les équipes soignantes. Des exemplaires ont été édités à des fins médicales grâce au soutien de *Novartis Pharma* et de l'association *Vœux d'artistes*. Les éditions *Le Buveur d'encre* éditent pour leur part l'ouvrage en vue d'une distribution en librairie.

Amandine Charter, Janvier 2007 (Source : www.aphp.fr)